

LE DRAME DE L'ALBATROS

SEPTIÈME SÉRIE DU " MÉDECIN DES FOLLES "

I

FRANTZ RITTNER FAIT SES COMPTES

Le lendemain de la visite dont nos lecteurs ont appris le résultat, dans la précédente série de ce roman, Paula, heureuse de la trouvaille de Georges, partait pour Paris en compagnie du jeune médecin et se rendait rue Saint-Lazarre à la maison de banque de Jacques Lefebvre.

Le banquier était absent pour quarante-heures.

Mademoiselle Baltus donna des instructions au caissier afin qu'un chèque signé Georges Vernier fût payé à présentation, quel qu'en fût le chiffre.

En quittant la rue Saint-Lazarre elle passa chez son notaire et le pria d'aller à la maison de santé d'Auteuil pour dresser l'acte de vente.

— Il ne doit pas être question de moi dans cet acte... ajouta-t-elle. Le docteur Vernier sera seul et unique propriétaire. Je désire même que mon nom ne soit point prononcé, et qu'on ignore si je suis la commanditaire de l'acquéreur.

Le rendez-vous était pris pour midi, nous le savons.

Georges arriva à midi moins cinq minutes avec le notaire de Paula.

Rittner les attendait en compagnie du sien, et débuta par ces paroles :

— Ce qui est convenu est convenu, mon cher confrère. Je suis un honnête homme et je n'ai qu'une parole, mais je fais une insigne folie en vendant trop bon marché.

— Non, répondit Georges ; à mon point de vue, je paye la maison ce qu'elle vaut.

Le jeune médecin se trompait.

Rittner, voulant à tout prix s'éloigner, faisait un sacrifice énorme sur la valeur réelle de son établissement.

— Le compte dont vous me parliez hier, est établi... dit-il, le voici... J'ai reçu par avance pour plusieurs pensionnaires, dont vous trouverez les noms sur mes livres, une somme de quarante mille francs. Vous n'avez donc à me payer que trois cent dix mille francs...

L'acte, rédigé par les deux notaires, fut signé par le vendeur et l'acheteur, puis Georges remit à Frantz un cheque payable à vue sur Jacques Lefebvre.

— Quand les pièces seront-elles prêtes ? demanda le jeune homme aux notaires.

— Pas avant huit jours, lui fut-il répondu ; il faut ce temps pour les publications légales, l'enregistrement et la purge d'hypothèques...

— Mais, fit observer Rittner, le docteur Vernier peut entrer en possession quand bon lui semblera.

— Cela n'est pas douteux.

— Alors, dit Georges, je prendrai possession après-demain, et je ferai ma première visite avec vous, docteur.

— Après-demain j'aurai l'honneur de me mettre à vos ordres...

— A quelle heure, le matin, visitez-vous vos pensionnaires ?

— A dix heures.

— J'arriverai donc à dix heures moins un quart.

On se sépara, et Georges rejoignit mademoiselle Baltus qui lui avait donné rendez-vous à la gare du chemin de fer de Lyon.

— Eh bien, lui demanda-t-elle.

— Eh bien ! mademoiselle, répondit-il, tout est terminé... La maison de santé d'Auteuil vous appartient sous mon nom.

— Dites qu'elle est à vous, docteur...

— Cependant...

— Oh ! bien à vous, interrompit Paula, et, si vous êtes mon débiteur pour le prix d'acquisition, nous nous arrangerons de telle sorte que le remboursement de ce prix ne puisse être pour vous une gêne et vous donner jamais la moindre inquiétude. Quand prendrez-vous possession ?

— Après-demain, à dix heures du matin.

— Je vous accompagnerai, nous visiterons la maison ensemble, puis nous ne songerons plus qu'à retrouver madame Delarivière et ma chère Edmée...

Pauvre Edmée !... Pauvre Jeanne !

Depuis la tentative d'évasion à laquelle nous avons assisté, Jeanne privée de la visite quotidienne de sa fille et de cette promenade dans le parc dont elle avait pris l'habitude inconsciente, devenait de plus en plus triste et sombre.

La lueur de la vie semblait vaciller chez elle, prête à s'éteindre comme s'était éteinte déjà la lueur de l'intelligence.

Le traitement de Rittner, les stupéfiants administrés, à haute dose, produisaient leur effet. On pouvait préparer le suaire et le cercueil, et d'avance creuser la fosse.

Edmée, brisée de corps et d'âme par un choc au-dessus de ses forces, se trouvait entre la vie et la mort, et plus près de la mort que de la vie.

Une fièvre violente s'était emparée d'elle.

A des moments d'inquiétante prostration succédaient d'effrayants délire que ne calmaient point les médicaments employés.

Le médecin en sous-ordre qui, nous devons le dire, soignait la jeune fille avec sollicitude, ne voyait guère à son état d'autre issue qu'un de ces dénouements funestes : la mort ou la folie.

— Pauvre enfant... murmurait-il avec cette sentimentalité vague et creuse dont les fils de la blonde Germanie sont généralement pourvus. Folle comme sa mère ! ! Mieux vaudrait la voir endormie du sommeil éternel.

L'affaire de la vente de sa maison de santé avait été si rapidement conclue que le docteur Rittner en était non moins étonné que joyeux.

— Je suis libre ! se répétait-il, en se frottant les mains... Je partirai quand bon me semblera, et je ne laisserai rien derrière moi...

Après le départ de Georges et des deux notaires il avait commencé, sans perdre une minute, à faire ses malles, avec le fiévreux entraîné d'un écolier la veille des vacances, se promettant de se diriger le surlendemain vers l'Allemagne, par un train rapide, dès que le docteur Vernier aurait pris possession de l'établissement.

Il ne se préoccupait plus de ses malades. Ses angoisses et ses terreurs imposaient silence à sa cupidité. Riche d'ailleurs au delà même de ses espérances, ce n'était point de l'or qu'il lui fallait désormais. C'était la certitude de vivre tranquille et impuni.

Il brûla le carnet de magasin noir rempli de notes et d'indications mystérieuses à l'encre rouge.

— Aussitôt loin de Paris, se dit-il, adienne que pourra ! Plus rien à craindre... Ce ne sont pas les intéressés qui me rechercheront pour me sommer de tenir ma parole... Et puis, où me trouveraient-ils ? Frantz Rittner aura disparu... Il ne restera rien de lui...

Une réflexion soudaine arrêta le médecin des folles dans son monologue et tomba comme une goutte d'eau glacée sur l'ébullition de son allégresse.

Pour quitter la France, pour disparaître, pour se créer à l'étranger une personnalité nouvelle, il lui fallait des papiers en règle portant un autre nom que le sien.

Or, quatre jours auparavant, il avait pris le parti de confesser son projet de fugue au frère de Mathilde en lui remettant les passeports périmés qu'il s'agissait de *rajeunir*.

Le faussaire émérite s'était engagé formellement à régulariser les dates et à les rapporter sans le moindre retard.

Promesse vaines ! René Jancelyn ne donnait point signe de vie.

— C'est singulier ! pensa le docteur. Pourquoi ce retard et ce silence ? J'irai m'en enquérir dès aujourd'hui.

Frantz Rittner, lorsqu'il eut bouclé ses malles, fit prévenir le médecin adjoint qu'il désirait lui parler.

Le jeune Allemand ne se fit point attendre.